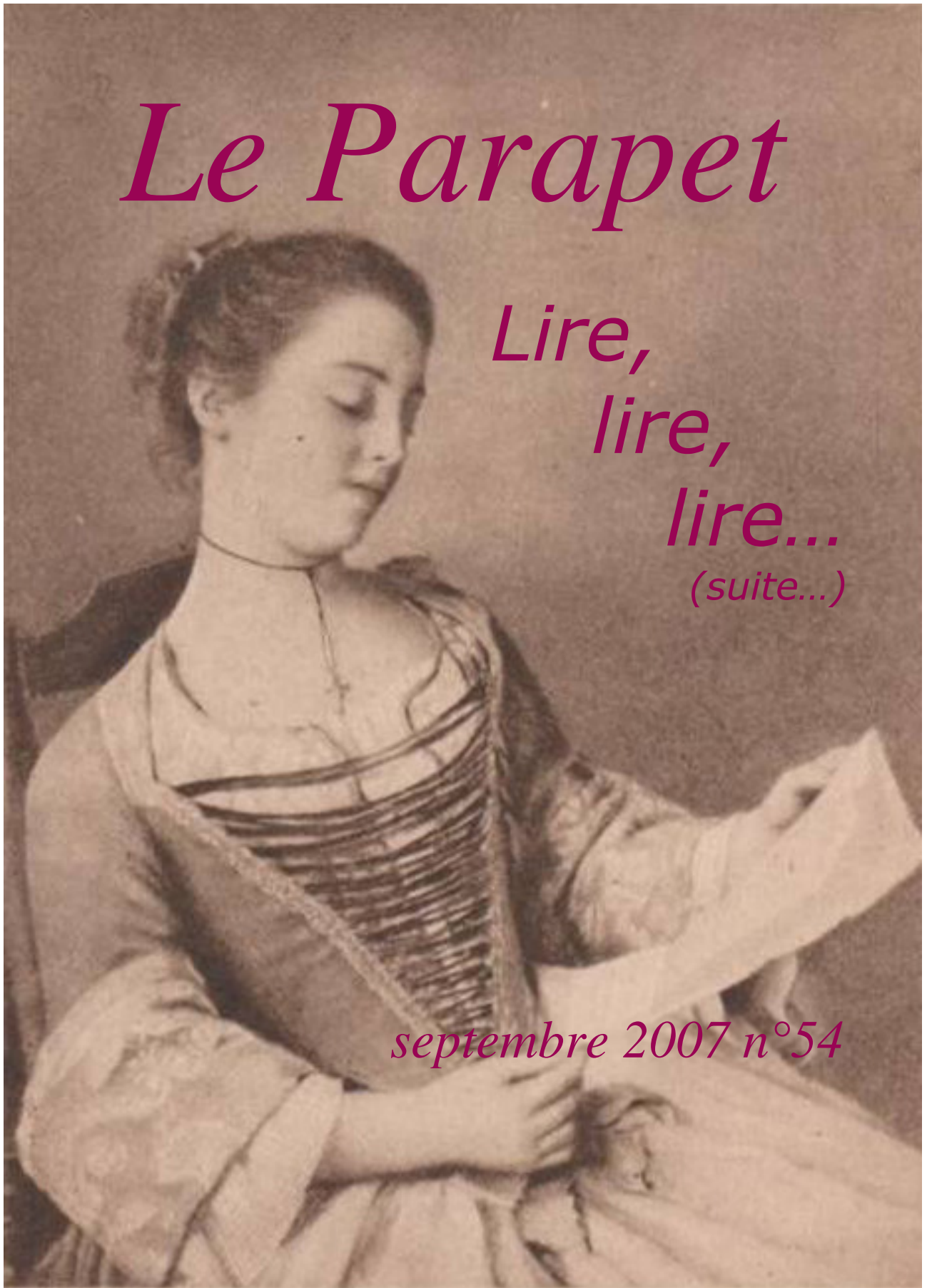


# *Le Parapet*

*Lire,  
lire,  
lire...  
(suite...)*

*septembre 2007 n°54*



## **ALBERT CREMIEUX**

*Albert Crémieux (1899-1967), ancien journaliste à l'Humanité, était passé ensuite à La Victoire de Gustave Hervé ; il avait publié également Le Grand soir et Cellule 93.*

### **LIRE ?**

*Tiré de JOURS SANS PAIN, Nouvelle société d'édition, juin 1930.*

(...) « Lire ?...Non, vous ne savez pas lire, vous tous qui ne lûtes jamais le ventre creux, le cœur gros ; vous ne savez rien de la volupté ardente de lire, vous tous qui lûtes par ordre d'un magister, pour apprendre, pour vous endormir et non point désespérément pour découvrir, entre les lignes, une autre vie, d'autres horizons...Pour vous, les livres n'étaient que des accessoires de la vie, des outils que l'on trouve à portée de sa main pour les heures d'ennui ou de travail. Pour moi ils furent et demeurent des amis...Ils nourrirent ma haine, mes enthousiasmes...Je ne leur demandais que l'oubli. Ils me donnèrent l'espoir...

Je les ai aimés, toujours aimés, les livres qui évoquent, bercent et chantent, mais jamais comme là...

Lorsque j'étais à l'école, il m'arrivait, en dépit des règlements, d'emporter quelque ouvrage de prédilection, et lorsque le surveillant était couché, je lisais le livre comme un chat ronronne ; mais la tiédeur du lit, le plaisir d'être seul étaient autant de joies qui venaient empiéter sur celle de lire ; mon corps amolli s'enfonçait dans le matelas et le livre, quel qu'il fût, peu à peu, lui aussi semblait s'amollir et, devenu inconsistant à la fois dans mon esprit et dans mes mains, il glissait sans me laisser de souvenirs...

Tous les livres que j'ai lus à Arles m'ont, eux, marqué de leur empreinte. J'en ai lu alors, combien et combien !...Et, pourtant, je me souviens d'eux d'une façon à peine croyable. Je revois les caractères, les couvertures, les noms d'éditeurs et les mentions de tirage. Ces livres-là sont entrés dans ma mémoire à tout jamais ; j'ai pour eux une vénération qui m'empêche de les juger sainement. Je crains de les relire comme s'ils étaient des reliques et que je risque de les souiller. Que valent, par exemple, *L'Assommoir* et *La Vague Rouge* ? Je les ai lus là-bas et ils gardent, dans ma mémoire, des proportions gigantesques...Et Jack, le petit Jack, tiraillé et meurtri, est-il bien tel que je l'ai, alors, découvert ; avec sa misère indicible, si proche de la mienne ? »

*Lire, lire, lire...*

*Voici aujourd'hui trois textes sur la passion de la lecture par des auteurs passionnés : Stephan Zweig, Amos Oz, et Albert Crémieux.*

## **STEPHAN ZWEIG**

*Stefan Zweig (28 novembre 1881 à Vienne, Autriche - 22 février 1942 à Pétrópolis, Brésil), jugeait que "la littérature n'est pas la vie", qu'elle n'est "qu'un moyen d'exaltation de la vie, un moyen d'en saisir le drame de façon plus claire et plus intelligible". Dans la nouvelle dont je reproduis des extraits, et dont le personnage principal est un bouquiniste, il réalise pleinement cette exaltation de la vie.*

### **LE BOUQUINISTE MENDEL**

*in LA PEUR - traduit par MANFRED SCHENKER - Grasset 1935 - Le Livre de Poche 2005 - extraits*

(...) Jacob Mendel ! Comment avais-je pu l'oublier, cet homme extraordinaire, ce phénomène, cet érudit, ce magicien, ce prestigieux bouquiniste qui, assis tous les jours,

du matin au soir, à cette table, avait fait la gloire et la renommée du café Gluck !

Je fermai les yeux une seconde fois pour regarder en moi-même et aussitôt je le vis nettement sur l'écran rose de mes paupières. Il m'apparut en chair et en os, à sa table de marbre couverte de livres de paperasse. Il trônait là, immuable comme un roc, ses yeux cerclés de lunettes fixés sur un livre. Tout en lisant, il grommelait et balançait de temps en temps son buste et son crâne chauve, habitude qu'il avait prise aux écoles juives. C'est à cette table, et ici seulement, il parcourait ses catalogues et ces livres. Il chantonnait et se berçait doucement dans son froc noir, à la manière des juifs lisant le Talmud. Car les pieux Israélites savent que, grâce au doux balancement du corps, leur esprit, comme l'enfant au berceau, s'abandonne mieux aux extases mystiques. Jacob Mendel ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui. On jouait au billard : les marqueurs allaient et venaient, le téléphone sonnait, quelqu'un récurait le plancher ou garnissait le fourneau. Tout cela passait inaperçu. Un jour, un charbon ardent, tombé du calorifère, avait mis le feu au plancher, tout autour de lui. Un client accourut pour éteindre le brasier naissant. Jacob Mendel, tout entouré de fumée, n'avait rien remarqué.

Il lisait comme d'autres prient, comme des joueurs se passionnent pour leur partie, ou comme des ivrognes suivent une idée fixe. Je l'avais vu lire avec un recueillement si parfait, que la manière dont lisent les autres gens me semblent, depuis lors, superficiel et profane. Chose certaine, le pauvre bouquiniste galicien Jacob Mendel m'avait révélé, à moi, jeune étudiant, cette concentration parfaite, propre à l'artiste et au savant, au sage et au fou, ce bonheur ou cette fatalité mystérieuse qui fait de l'homme véritable possédé.

(...) Nous nous rendîmes ensemble au café Gluck. Vêtu de noir, le nez armé de lunettes, le visage embroussaillé, Mendel était assis dans son coin et se balançait en lisant, comme un buisson sous le vent. Nous approchâmes. Il ne nous remarqua pas. Il restait assis, son buste oscillait comme une cloche. Derrière lui, son manteau noir, accroché à une patère branlante, suivait le mouvement, les poches bourrées de fiches et de revues. Mon ami se mit à tousser pour annoncer notre présence. Mais Mendel, le nez fourré dans ses bouquins, n'entendit rien. Enfin, mon ami frappa sur la table, exactement comme on heurterait une porte. Alors Mendel se redressa et releva machinalement ses grossières lunettes d'acier sur son front.

Sous des sourcils touffus et grisonnants, deux yeux étranges nous fixèrent, deux petits yeux vifs, mobiles et pointus comme une langue de serpent. Je lui fus présenté. J'expliquai le but de ma visite, non sans avoir pesté contre le bibliothécaire qui n'avait pas voulu me renseigner. Mon ami m'avait expressément recommandé cette ruse. Mendel s'appuya contre le dossier de sa chaise. Il éclata de rire

et me répondit avec l'accent et dans le jargon des juifs de Galicie :

- pas voulu ? allons donc ! Dites plutôt qu'il n'a pas pu. C'est un âne de la belle espèce. Je le connais, parbleu, depuis plus de vingt ans. Pendant tout ce temps, il n'a rien appris. La seule chose qu'ils sachent faire, ces Messieurs, c'est d'empocher leur traitement ! Il feraient mieux de pousser une brouette que de s'occuper de livres.

Grâce à cette entrée en matière énergique nous eûmes tout de suite des relations cordiales. Il me fit gentiment signe de m'asseoir. J'ai pris place à sa table toute barbouillée



d'inscriptions, devant cet autel mystérieux des révélations bibliographiques.

Vite, je lui exprimais mes désirs : je cherchais des livres anciens sur le magnétisme, ainsi que des ouvrages récents et des pamphlets pour et contre Mesmer.

Dès que j'eus fini, Mendel cligna l'oeil gauche, comme un tireur qui met en joue. Cette attitude d'attention concentrée ne dura qu'une seconde. Aussitôt, comme s'il lisait un catalogue invisible, il cita de mémoire deux ou trois douzaines d'ouvrages, le nom des auteurs, la date de l'édition, ainsi que leur prix approximatif. J'étais ébahi. Certes, on m'avait averti, mais je ne m'attendais pas à pareille chose. Ma surprise lui plut. Aussitôt, il se mit à jouer sur le clavier de sa mémoire les paraphrases les plus étonnantes du thème en question. Il me demanda si je désirais aussi être renseigné sur le somnambulisme, les débuts de l'hypnose, Gassner, l'exorcisme, Christian Sciences et Mme Blavatsky. De nouveau, les noms et les titres tombèrent de ses lèvres drus comme des grêlons. Maintenant seulement, je comprenais le phénomène unique de cette prodigieuse mémoire. Jacob Mendel était une encyclopédie parlante, un catalogue ambulante. J'admirais, tout abasourdi, cet homme extraordinaire dans son froc légèrement poisseux de petit bouquiniste galicien. Il venait de citer, en un feu roulant, environ quatre-vingts et maintenant, sans avoir l'air de rien, mais content d'avoir montré ce qu'il savait, il nettoyait tranquillement ses lunettes avec son mouchoir qui avait peut-être été blanc.

Pour lui cacher mon étonnement, je lui demandai quelles étaient ceux de ces ouvrages qu'il pourrait éventuellement me procurer.

- Hum ! On verra ce qu'il y a à faire, grommela-t-il. Revenez demain : Mendel vous trouvera bien quelque chose. Et c'est qui n'est pas sur place, on le dénichera ailleurs. Qui a du flair a aussi de la chance. Je le remercie et très poliment, tout en commettant une grosse maladresse : je lui proposai de prendre note des ouvrages que je désirais. Mon ami me poussait du coude. Trop tard ! Déjà Mendel m'avait lancé un regard à la fois triomphant, offensé, railleur et plein de supériorité, un regard véritablement royal. C'est sans doute ainsi que Macbeth a regardé Macduff, qui l'invitait à se rendre sans combat. Il étouffa un ricanement comme s'il avalait un gros mot dans sa gorge saillante. Il aurait eu le droit de me lancer à la tête la pire grossièreté, ce bon, ce brave Mendel. Seul un étranger, un homme qui ne le connaissait pas, pouvait lui demander de noter le titre d'un livre à la manière des apprentis libraires ou des employés de bibliothèque. Allons donc ! Ce cerveau incomparable, limpide comme un diamant, avait-il jamais eu recours à de tels moyens !

Plus tard seulement, je compris à quel point j'avais offensé ce rare génie. En effet, ce petit juif galicien, rabougri, contrefait et hirsute, possédait une mémoire véritablement titanique. Derrière ce front moussu et sale, une main magique et invisible avait gravé, comme sur du métal, d'innombrables titres de livres. De chaque ouvrage récent ou ancien, il pouvait citer, sans hésitation, le nom de l'auteur, le lieu d'origine, le prix neuf ou d'occasion, il se rappelait avec une netteté étonnante les illustrations et les fac-similés. De tous les livres, même de ceux qu'il n'avait qu'entrevis dans une devanture, il avait une vision nette, comme celle de l'artiste qui contemple en son esprit l'oeuvre qu'il va créer. Quand, par exemple, dans un ouvrage était offert pour six marks dans le catalogue d'un marchand de Ratisbonne, il se rappelait aussitôt qu'un autre exemplaire de ce même ouvrage avait été vendu aux enchères à Vienne, deux ans auparavant, pour quatre couronnes, et il savait le nom de l'acheteur. En vérité, Jacob Mendel n'oubliait jamais un titre ou une date. Il connaissait chaque étoile, chaque plante, chaque infusoire, dans l'univers toujours mouvant et changeant de la bibliographie. Il en savait plus long que tous les spécialistes. Il connaissait mieux les bibliothèques que ceux qui les dirigeaient, les stocks des grands marchands que leurs propriétaires munis de répertoires et de fichiers. Et pourtant, il ne disposait de rien d'autre que la magie incomparable du souvenir. Sa mémoire prodigieuse n'avait pu se former et s'affermir que grâce au secret éternel de toute perfection : la concentration.

Mais, en dehors des livres, cet homme étrange ignorait tout du monde. Toutes les manifestations de la vie ne devenaient concrètes pour lui qu'à partir du moment où elles se muaient en caractères imprimés, s'assemblaient et se conservaient sur les feuillets d'un

livre. Ces livres eux-mêmes, il n'en saisissait pas le contenu. Seul le titre, le nom de l'auteur, celui de l'éditeur, le prix, l'attiraient irrésistiblement. La mémoire spécialisée de Jacob Mendel était parfaitement improductive, elle n'était qu'une liste interminable de titres et de noms, imprimée dans la substance molle de son cerveau au lieu de l'être sur les pages d'un catalogue. Mais dans sa perfection unique, est égalait celle de Napoléon pour les physionomies, de Mezzofanti pour les langues, de Lasker pour le jeu des échecs, de Busoni pour la musique. Placé dans un de ces trésors publics appelés bibliothèques, son cerveau aurait renseigné et étonné des milliers d'étudiants et de savants et eut rendu des services inappréciables à la science. Mais ce monde supérieur était inaccessible à un pauvre bouquiniste inculte, qui avait tout au plus étudié le Talmud. Ainsi ces dons fantastiques ne se révélaient qu'en secret devant la table cabalistique du café Gluck. Si un jour un grand psychologue essaie de distinguer et de classer les différentes formes, espèces et nuances de la mémoire -- comme Buffon le fit pour les animaux -- il faudra qu'il pense à Jacob Mendel, ce maître génial et inconnu de la bibliographie.

Officiellement et aux yeux de ceux qui n'étaient pas des initiés, Jacob Mendel n'était qu'un petit marchand de bouquins. Chaque dimanche, dans la Nouvelle Presse Libre et dans la Gazette de Vienne paraissait cette annonce stéréo-typée : « j'achète à domicile de vieux livres aux prix les plus avantageux, Alserstrasse. » Le numéro de téléphone qui complétait cette annonce était celui du café Gluck. Mais dès le fouiller dans tous les stocks de livres. Chaque semaine, aidé d'un portefaix à la barbe impériale, il emmagasinait son butin. Puis ils s'en débarrassèrent au plus vite, car il n'avait pas de patente. C'est pourquoi il était condamné à rester un pauvre bouquiniste. Les étudiants lui vendaient leurs vieux manuels. Par son entremise, ces livres passaient dans les mains de plus jeunes élèves. Mendel se chargeait en outre de leur procurer d'occasion n'importe quel ouvrage, moyennant une modique commission. Après de lui on pouvait se renseigner à bon compte. L'argent ne jouait aucun rôle dans sa vie. Il portait toujours les mêmes habits drapés. Le matin, l'après-midi et le soir, il buvait une tasse de lait et mangeait deux petits pains. À midi on lui apportait du restaurant d'en face une légère collation. Il ne fumait pas, ne jouait pas. On peut même dire qu'il ne vivait pas. Seuls ses yeux vivaient derrière leur verres ovales et nourrissaient continuellement de mots, de titres et de noms sa mystérieuse et fertile substance cérébrale. Celle-ci absorbait avidement cette abondante nourriture, comme une prairie aspire des millions de gouttes de pluie. Les hommes ne l'intéressaient pas. De toutes les passions humaines, la seule qui lui fut connue, -- la plus humaine il est vrai -- était la vanité. Quand quelqu'un venait lui demander un renseignement vainement cherché ailleurs et que du premier coup il pouvait le lui donner, cela lui procurait une profonde satisfaction. Peut-être était-il fier du fait que, à Vienne et ailleurs, quelques douzaines d'hommes distingués estimaient son savoir et y faisaient appel. C'était avec une entière confiance qu'ils se rendaient au café Gluck chaque fois qu'ils avaient un problème particulièrement difficile à résoudre. Jeune et curieux, c'était alors pour moi une véritable volupté que d'assister à ces consultations.

Quand on présentait à Mendel un livre de médiocre importance, il le fermait avec bruit en grommelant : « Ça vaut deux couronnes. » En revanche, devant un exemplaire unique ou rare, il reculait respectueusement et le posait avec précaution sur une feuille blanche. Il avait visiblement honte de ses doigts sales, tachés d'encre. Puis il feuilletait le précieux volume, page par page, avec une véritable dévotion. Personne n'aurait pu le déranger en cet instant, pas plus qu'on ne dérange un croyant plongé dans la prière. Cette manière de contempler, de toucher, de sentir et de soupeser l'objet ressemblait en quelque sorte aux rites sacrés d'une cérémonie religieuse. Son dos voûté se dandinait, tandis qu'un grognement sourd se faisait entendre et que ses mains frôlaient ses cheveux touffus. Il poussait d'étranges exclamations, tantôt un ah ! prolongé, qui trahissait une admiration passionnée, tantôt un ouf ! effrayé, quand une page manquait ou était rongé par les vers. Finalement, il soulevait avec vénération le vieux bouquin. Les yeux mi-clos, il en reniflait la senteur, heureux comme une jeune fille sentimentale admirant une rose. Pendant cette procédure un peu lente et compliquée, le propriétaire du livre devait évidemment prendre

patience. Mais après cet examen approfondi, Mendel donnait tous les renseignements avec la meilleure grâce, voire avec enthousiasme ; il ne manquait pas de joindre de piquantes anecdotes et des indications utiles sur le prix de vente d'exemplaires analogues. À ces moment-là, il semblait rajeuni, ragaillardi. Une seule chose pouvait le mettre dans tous ses états : le bon mouvement de quelque novice voulant lui offrir une récompense pour son expertise. Il reculait alors, froissé, comme un conservateur de musée à qui un Américain offrirait un pourboire. Feuilletter un ouvrage rare procurait à Mendel une jouissance délicieuse, comparable à celle qu'éprouve l'amant qui caresse sa maîtresse. Ces instants étaient ses nuits d'amour platonique. Seuls les livres avaient un empire sur lui, jamais l'argent. En vain de grands collectionneurs, et parmi eux le fondateur de l'Université de Princeton essayèrent-t'ils de se l'adjoindre comme conseiller ou acquéreur, Jacob Mendel refusa toujours. Il ne se voyait nulle part ailleurs qu'au café Gluck. Petit, chétif, un léger duvet au menton, les cheveux en tire-bouchon, il avait quitté sa province voici trente-trois ans pour venir étudier à Vienne en vue de devenir rabbin. Mais, bien vite, il s'était détourné de Jéhovah pour se vouer au polythéisme séduisant des livres. Il s'installa alors au café Gluck qui devint, petit à petit, son bureau, son quartier général, le centre de son univers. Comme l'astronome observe, par le minuscule orifice du télescope, des myriades d'étoiles, étudie leur cours, leurs positions respectives, leur éclat tantôt croissant, tantôt pâlisant, ainsi Jacob Mendel, assis à sa table carrée contemplant, à l'aide de ses lunettes, un autre univers mouvant et changeant, un monde supérieur à celui des réalités, le monde des livres.

(...) À huit heures et demie précises, il entra au café et ne le quittait, que le soir, quand on éteignait les lumières. Jamais, il ne parlait aux clients. Il les lisait aucun journal et ne remarquait aucune transformation autour de lui.

## AMOS OZ

*Amos Oz , dont le nom de plume, Oz, signifie "force" en hébreu, est né à Jérusalem en 1939. Son père avait étudié l'histoire et la littérature à Vilnius, en Lituanie et était devenu bibliothécaire et écrivain à ses heures perdues à Jérusalem. Son premier roman fut publié en 1966. Dès lors il se mit à écrire sans discontinuer, publiant une moyenne d'un livre par an. Oz a écrit 18 ouvrages en hébreu, et près de 450 articles et essais. Ses œuvres sont traduites en près de trente-cinq langues différentes.*

## UNE ENFANCE A JERUSALEM

*(extraits) in LES DEUX MORTS DE MA GRAND-MERE, essai traduit de l'hébreu par FLORE ABERGEL et de l'anglais par ANNE RABINOVITCH, Calmann-Lévy 1995, Folio 2004*

(...) La seule chose dont on ne manquait pas, que l'on avait à profusion, c'étaient les livres. D'une certaine façon, les livres existaient plus que les gens. En vérité, les gens vivent et meurent, les livres ne meurent pas. Les livres demeurent. Et quand il n'y avait vraiment pas à la maison de quoi faire les courses pour le sabbat, voila que je parle comme Bialik : « Ma mère, de mémoire bénie, était d'une grande vertu... », avec des larmes, et ça..., alors non, chez nous, ce n'étaient pas les larmes, c'étaient les livres. Mon père avait à la maison plusieurs milliers de livres. ma mère disait, il faut acheter quelque chose pour le sabbat, va vendre quelques livres. Mon père, le cœur gros, en prenait plusieurs. Il existait un rapport très sensuel entre ses livres et lui. Il aimait les palper, les sentir - et la vérité, c'est que chaque livre avait quelque chose, même un livre étranger. Une bonne odeur, une odeur personnelle. Mon père éprouvait pour les livres une passion charnelle. Il y mettait directement les mains, même sur les livres qui n'étaient pas à lui ; comme si cela ne lui suffisait pas de lire le titre, il lui fallait toucher, sentir. Il faut dire en passant qu'il y avait dans les livres d'alors plus à toucher que maintenant. Ils étaient en

cuir, ou en carton, avec une couverture de toile, qui parfois, et de façon très érotique, se détachait un peu du corps du livre, voletait, folâtrait comme une jupe impudique. Il y avait un certain espace entre la toile et le carton (on pouvait jeter un coup d'œil car, avec le temps, la colle s'était détachée). Même les odeurs étaient alors des odeurs de colles fortes. Le livre était vraiment un objet très sensuel.

Alors mon père aimait les livres d'une passion charnelle, et ma mère disait : Prends deux-trois livres, va les vendre, tu rapporteras un peu d'argent pour les provisions du sabbat. et il allait là-bas, rue Hasollel, rue Hahavatsleth, avec quelques livres, il y allait vraiment la mort dans l'âme ; il n'arrivait pas à s'en séparer, mais il avait avant tout de la morale. Il savait que la nourriture est plus importante que les livres et que ce n'était pas bien de les aimer plus que son enfant. Alors, il allait là-bas et nous, nous étions malheureux pour lui car, après tout, maman n'était pas du genre à lui dire d'aller au diable, lui et ses livres. Elle savait ce qu'il éprouvait, que les livres lui étaient chers. Et moi, je n'étais pas du tout un grand mangeur. J'aurais voulu que les livres restent et qu'on ne m'apporte rien à manger. j'étais triste pour lui. Je ne savais pas quels étaient ces livres, la plupart étaient en allemand, en polonais, ou en russe. Nous attendions son retour. Il revenait souvent tout joyeux, mais sans l'argent, ni ces livres qu'il n'avait pas eu le cœur de vendre. Certes, il les avait vendus, mais il en avait racheté d'autres car il avait fait là-bas quelques trouvailles. Impossible de ne pas acheter, on ne retrouverait jamais une chose pareille. « Tu ne sais pas ce que j'ai acheté ? » Et vraiment on lui pardonnait. (...)

Et quel grand jour dans ma vie ! J'avais environ cinq ans, quand mon père vida l'étagère du bas, tout en bas, tout en bas de la bibliothèque, il en dégageda peut-être trente centimètres. (...) Je pris les livres couchés sur ma petite table de nuit, et les apportai dans la bibliothèque de mon père, je les rangeai debout, le dos vers l'extérieur. C'était comme un rite de passage à l'adolescence - une vraie cérémonie de consécration : une personne dont les livres sont rangés debout, c'est déjà un homme. Moi, je suis comme mon père, je pose mes livres debout, mes livres sont debout.



Mais je fis une grosse erreur. Mon père était au travail, il m'avait donné le matin ce quart d'étagère avant de partir. C'était un jour de congé, ou bien je n'étais pas allé à l'école, ou alors c'était avant l'école, je ne m'en souviens pas, c'était tôt le matin, et moi, je rangeai les livres par ordre de grandeur, même mes livres d'enfant, que j'aurais d'ailleurs dû jeter, il y avait là des livres que l'on m'avait fait lire quand j'étais tout petit. Mais ça me faisait de la peine, on ne jette pas les livres. Et puis je voulais aussi remplir

mon étagère. Alors je les rangeai selon leur taille. Le plus grand était une sorte de livre en vers : « Ours, mon ours est très joyeux. Ours, mon ours est très heureux », qui n'était déjà plus vraiment digne de moi. J'avais commencé par lui, pour finir par des choses beaucoup plus importantes, Jules Verne me semble-t-il, mais je mélange peut-être les époques, et c'était un peu avant. Mon père rentra du travail, me regarda, je ne sais même pas si c'était de la déception, du désespoir génétique, ou un léger mépris, et il me dit : « Tu les a rangés par ordre de grandeur ? Les livres, ce sont des soldats ? Ce sont les soldats qu'on aligne par taille ! » Il avait une idée de cela parce que nous avions vu ensemble au cinéma Edison les actualités de la Fox Movietone, nous avions vu des soldats formant une haie d'honneur, et, là, ils étaient alignés par ordre de grandeur.

Alors comment ? Il me dit : « Regarde », et ce « regarde » dura une éternité. Peut-être deux heures. Il m'apprit à ranger les livres. Et m'expliqua qu'il y avait diverses possibilités. Cela m'apprit beaucoup car j'ai compris alors que non seulement les livres, mais beaucoup de choses peuvent se faire d'une façon ou d'une autre, les livres, on peut les ranger par sujet, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, par éditeurs, on peut utiliser un ordre fonctionnel. Et alors je les rangeai six, sept, huit fois, et je parle de vingt-cinq, peut-être trente livres. Comme j'ai rangé ! Comme j'ai réfléchi à ce rangement ! À la logique interne de cet ordre.

Ainsi les livres m'enseignèrent la composition. Non ce qu'il y avait écrit dedans, mais les livres mêmes, leur existence physique, m'enseignèrent la variation, m'apprirent la frontière vertigineuse entre ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas. Sur toutes sortes de choses, qu'ensuite, bien des années plus tard, la vie m'a apprises, sur l'amour par exemple, je n'étais plus totalement novice. Je savais déjà qu'on pouvait faire comme ça ou autrement. On apprend beaucoup du rangement des livres, vous voyez, je ne parle plus du tout de ce qu'il y a entre les pages de couverture, mais seulement du côté sensuel. Je ne sais pas, peut-être y a-t-il aujourd'hui des enfants qui rangent leurs cassettes ou leurs disques et disquettes, mais cela ne doit pas être pareil, je ne crois pas. Ou peut-être que si, peut-être ai-je encore des préjugés sur le monde d'hier, mais je ne crois pas que cela puisse être la même chose. Il n'y avait pas deux livres semblables au toucher.

Comme mon premier plaisir lié aux livres avait été de les ranger, on me permettait parfois de sortir de l'étagère les livres de mon père, de les tapoter pour en chasser la poussière et de les remettre en place, mais pas plus de trois à la fois pour ne pas risquer de mettre du désordre, c'était une grande responsabilité, je ne devais pas sortir un livre d'un endroit et le replacer à un autre, je savais que c'était absolument interdit. Mais je savais aussi qu'il y a ordre et ordre. Il n'y a pas qu'un seul ordre. Alors il y a eu une période de mon enfance où j'ai beaucoup aimé ranger les choses. Pas au sens de remettre tout à sa place, et d'être un enfant bien sage, mais au sens de faire des combinaisons. Vous me donniez trois assiettes, je les rangeai en tour, ou en tour renversée, j'inventais des configurations, et parfois je faisais aussi d'effrayantes expériences d'anarchie. Sans aucun ordre, et je voyais ce qui arrive quand tout est éparpillé, et qu'on doit chercher quelque chose au milieu de cette anarchie. (...)

*Trimestriel du Syndicat des Bouquinistes Professionnels des Quais de Paris*  
1, RUE DE LA BASSE ROCHE, 91140 VILLEBON SUR YVETTE  
01 60 10 35 01 - [alapage@9online.fr](mailto:alapage@9online.fr)